NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 N° 10 1931

La vocation sacerdotale

L. HONORE

p. 924 - 933

https://www.nrt.be/es/articulos/la-vocation-sacerdotale-3398

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La vocation sacerdotale

En fermant « La Nuit Syrienne » de M. Abel Moreau, le lecteur se demandera peut-être ce qu'a voulu l'auteur. Les scènes sont amenées d'une façon invraisemblable, les personnages n'arrivent que pour fournir matière à de nouveaux épisodes et prolonger le récit, ce sont des marionnettes que l'on déplace à volonté et parmi eux que d'anormaux! que d'âmes vulgaires! Il y a bien l'histoire du séminariste sans vocation, qui rattache vaille que vaille ces épisodes entre eux. M. Moreau semble avoir voulu montrer la vengeance divine s'acharnant à poursuivre, une vie durant, celui qui n'a pas répondu à l'appel. L'absence de vocation chez son héros suffirait à ruiner une thèse que l'on aurait du reste bien de la peine à prouver, aussi bien du point de vue de la théologie que de celui de la psychologie.

Au moins, c'est une vraie vocation que nous présente M. René Bazin dans « Magnificat ». Un petit paysan breton a entendu la voix de Dieu dans son enfance, il n'y a pas pris garde, n'osant considérer comme possible d'être appelé, lui, « le toucheur de bœufs », à devenir le prêtre de Jésus-Christ. Un sermon de Noël réveille en lui l'écho de l'appel divin. Les épreuves familiales d'abord, celles de la guerre ensuite limeront l'idéal de Gildas Maguern. Il parcourra la longue étape des études au séminaire, non sans qu'une bouffée de découragement vienne parfois embuer la sérénité de son regard. Il saura renoncer aux joies les plus légitimes et, devenu prêtre, il choisira la banlieue rouge comme champ d'apostolat.

A côté de lui, sa mère, qui d'instinct a deviné l'appel de Dieu et prie pour son fils. « Il sera grand, notre prêtre, de tous nos sacrifices ». Puis la cousine Anna, qui renoncera héroïquement à l'attrait de son cœur, parce qu'elle non plus ne veut pas « aller

(1) Abel Moreau. *La Nuit syrienne*. Collection de L' « Épervier ». Paris, 1930. René Bazin. *Magnificat*. Paris, Calmann-Lévy, 1931.

contre Dieu » et aidera en silence Gildas à suivre sa vocation. Enfin le père, chrétien de vieille roche, mais qui n'a pas, comme sa femme, l'âme ouverte aux clartés d'en-haut. Longtemps il s'opposera à une vocation, qu'il ne peut admettre chez son fils, mais oubliera plus tard sa rancœur, en vénérant la soutane du prêtre et en le faisant asseoir à la table d'honneur de la famille.

Il y avait déjà des romans où était mise en scène la vie quotidienne du prêtre, dont volontiers on soulignait l'aspect parfois bourgeois, ou sa vie héroïque, cachée à beaucoup, dont les sacrifices étaient acceptés avec une tranquillité d'âme révélant une force plus que naturelle. C'est la vocation elle-même que nos deux romanciers analysent aujourd'hui et suivent jusqu'à l'achèvement, que ce soit la brisure d'une pauvre tige déjà flétrie ou l'épanouissement aux chauds rayons du soleil divin. Ces deux ouvrages de mérite inégal contiennent ou provoquent certaines observations psychologiques intéressantes; groupons-les ici sous quelques chefs principaux.

I. Influence des parents

Il serait exagéré de faire une loi générale de la réflexion souvent recueillie sur des lèvres de prêtres : « ce que nous sommes, nous le devons à notre mère »; mais fréquents sont les cas où elle se vérifie. La mère de Gildas, une fois au courant du désir de son fils, l'entretiendra et le défendra contre les objections du père. Sans rien avoir de la femme savante, elle a retenu de son catéchisme autre chose que des leçons théoriques. Comme l'Évangile le dit de la Sainte Vierge, elle conserve dans son cœur toutes les paroles de son fils. « Le souvenir lointain d'un Gildas, enfant de chœur, lui revenait, qui lui avait dit une fois, tout penché vers elle, et dans cette chambre : « C'est un bel honneur d'être prêtre, maman ».

La mère est souvent la première à découvrir chez son fils le germe d'une vocation; peut-être a-t-elle souvent prié, pour que Dieu dépose cette divine semence dans l'âme de l'adolescent, tout ouverte encore à la grâce. Heureux celui qui peut, comme

le Gildas de M. R. Bazin, écrire à sa mère : « Vous savez les richesses d'âme qui m'attirent surtout, vous ne vous étonnerez point que ce soient celles que j'ai vues en vous dans ces années d'enfance, où j'ignorais qu'il y eût une incomparable fortune chez les pauvres qui n'ont pas été abaissés dans leur foi, mais qui vivent d'elle, comme vous faites et comme nous faisons dans notre maison ».

Au contraire, que de vocations en formation ou déjà presque décidées ont été coupées à la racine par l'influence d'une mère frivole et légère. Nous avons connu plusieurs jeunes gens excellents, généreux, pieux, travailleurs, qui hésitaient devant un appel certain de Dieu, et dont l'hésitation n'avait d'autre cause que leur mère. Déplorable aussi est l'influence de femmes, telles que nous les décrit M. Moreau, « sans religion, âpres au gain », pour qui la vocation d'un fils est une affaire ou un bon placement. Nous cherchons des prêtres; formons celles qui pourront un jour être de saintes mères de famille; elles donneront des prêtres à l'Église.

Si le père manque souvent de cet instinct de maternelle divination, s'il est plus lent à se rendre à l'évidence, il a pourtant, lui aussi, un rôle providentiel à remplir dans la protection de la vocation de son fils. Beaucoup de pères de famille retrouveraient, hélas! leur attitude vis-à-vis de la vocation d'un fils dans ce petit croquis. « L'enfant pensait : comment mon père, si bon chrétien, ne comprend-il pas que je dois suivre l'ordre secret que j'ai reçu? Le père pensait : comment mon fils qui est bon peut-il me laisser dans l'embarras »?

Deux écueils à éviter dans cette influence des parents. La vocation factice, inculquée de force, telle que l'a dépeinte M. Moreau, et la vocation étranglée, étouffée dans l'âme de l'enfant. Les plus nobles sentiments peuvent parfois, aussi bien que la cupidité, conduire à capter la libre décision d'un jeune homme en face de la vie. Un vénérable doyen de village dit bien au jeune Calvier — le héros de M. Moreau — que la vie du prêtre n'est pas seulement quelque chose de doux et de grand, mais que « c'est parfois dur et qu'il n'y faut pas venir avec des ambitions

trop humaines ». Il lui dévoile que la faute initiale de vies sacerdotales manquées, ce sont des « parents qui ont rêvé une vocation pour leur fils par pur égoïsme.... ». La vocation vient de Dieu et non des hommes, même quand ceux-ci sont le père et la mère. Les vocations forcées sont, de nos jours, plus rares que les vocations entravées. La vocation sacerdotale, nous dit M. R. Bazin, « est tuée le plus souvent par des parents qui ne l'ont pas vue et pas protégée ou qui ne l'ont pas voulu voir et l'ont rudoyée. L'armée des saints manqués se lèvera un jour contre les paternités et les maternités coupables d'un pareil meurtre ».

II. Influence du milieu

La vocation peut germer dans l'âme d'un pauvre, comme dans celle d'un millionnaire : l'important est qu'elle y soit déposée par Dieu. On ne la trouvera généralement pas en dehors d'un milieu social moralement sain; les passions grossières, aussi bien celles de la populace que de la richesse, engendrent une atmosphère nettement défavorable aux vocations. De soi, la classe sociale n'est pas un obstacle à l'appel de Dieu. Le séminariste de M. R. Bazin est un fils de la terre bretonne, sans lettres et sans argent. On ne demande pas à tout prêtre, — au curé de campagne surtout —, qu'il soit un savant mais que, avec une science suffisante, il se montre partout l'homme du peuple chrétien. « Ce n'est pas vraisemblable, nous disait un prêtre étranger à qui nous avions fait lire « Magnificat », qu'un petit paysan sans lettres puisse devenir prêtre ». Mon Dieu! il aurait de qui tenir, et, sans remonter jusqu'aux apôtres, l'application de ce principe aurait-elle donné à l'Église un Pie X ou un curé d'Ars?

M. Moreau a remarqué aussi que les fils du peuple laborieux arrivaient aux honneurs ecclésiastiques, mais, à tort, il explique ce fait en reprochant aux bourgeois de s'être dérobés à leur devoir. « L'argent n'est rien », répondait à Gildas l'aumônier de son régiment. Le manque de ressources ne devrait jamais arrêter une vocation. C'est une œuvre éminente de charité chrétienne que de soutenir les institutions pour vocations tardives.

III. Influence de la générosité personnelle

Il est inexact que la vengeance divine poursuive durant toute la vie, à la façon de la Μοῖρα antique, celui qui a refusé une vocation. Et nous ne signerions pas la fin de la phrase de M. R. Bazin disant que la vocation « meurt dans les âmes inattentives ou ingrates et déjà pécheresses »; pour ne pas accepter une vocation divine, l'âme n'est pas pour autant pécheresse; l'appel divin n'est pas un commandement, c'est un conseil que l'âme peut ne pas entendre ou négliger. Si, dans certaines circonstances, ce refus peut devenir un péché, on ne peut dire que, considéré en lui-même, il en soit déjà un. Plus fausse encore est la fameuse phrase de certains prédicateurs que le refus d'une vocation sacerdotale est un motif de damnation.

Les appelés au sacerdoce sont-ils nombreux? « La vocation au sacerdoce, écrit M. R. Bazin, elle est commune ». Une telle affirmation nous semble exagérée. L'état ordinaire des hommes est la vie conjugale; ceux qui y renoncent pour un but supérieur doivent être appelés. C'est saint Paul qui l'affirme au chapitre VII de la première épître aux Corinthiens.

L'appel au sacerdoce en effet suppose d'indispensables dispositions; qui ne les aurait pas devrait être écarté impitoyablement d'un état de vie où il ne saurait vivre comme il faut. En premier lieu, la chasteté. Dans l'Église latine, le célibat est de règle pour le prêtre. Cet état de vie, définitivement et volontairement choisi, confirmé par un vœu, suppose chez celui qui s'y engage la facilité à observer cette vertu. A moins que l'amendement ne soit certain, et qu'on n'ait des garanties spéciales pour l'avenir, il serait souverainement imprudent d'orienter vers le sacerdoce un jeune homme qui aurait été victime d'habitudes mauvaises ou aurait eu des relations coupables. Puis, l'esprit de soumission. L'orgueilleux, l'incorrigible têtu, le jeune homme chez qui on a découvert un manque de jugement, ne sont pas faits pour le sacerdoce. Enfin, une certaine facilité pour l'étude. Le jeune homme qui n'est pas à même de suivre honnêtement quelques classes de latin, d'avoir une culture moyenne, n'est pas fait pour être prêtre.

Ces qualités, le jeune homme qui a la vocation sacerdotale, a le grave devoir de les entretenir en lui-même. Il devra donc éviter les lectures légères, qui terniraient en lui l'idéal du prêtre, les spectacles mondains, qui mettent trop en évidence le rôle de la femme dans la vie d'un homme. Il lui faut surtout éviter tout rapport trop assidu avec les jeunes filles, quelles qu'elles soient. Si, avant d'entendre l'appel de Dieu, le cœur du jeune homme avait été chastement attiré par l'amour d'une jeune fille, il doit y renoncer franchement et pour toujours. La cousine Anna, l'orpheline recueillie par les parents de Gildas, ignore le secret de Dieu; elle sent bien que Gildas aime ailleurs mais se trompe sur l'objet de cet amour. « Ce n'est pas ce que tu crois, lui répond le jeune homme,.... c'est une idée, et je sais bien que je ne fais point de mal en t'aimant, Anna, mais bien souvent elle m'a repris, quand je pensais à toi... Personne ne la connaîtra, mais tant qu'elle viendra me tourmenter, comme elle le fait... je ne t'en dirai pas plus, Anna, pas plus ». Un jour cette idée poussera le jeune homme à dévoiler son secret et à briser en même temps son amour. Le devoir de la jeune fille est alors de ne pas aller contre Dieu et de se sacrifier. Anna l'accomplira héroïquement et Gildas s'interdira dès lors le retour en famille, de peur d'y rencontrer sa cousine: « J'aurais trop peur de mollir.... cela est rude et mieux... Quand je me retrouve avec vous, je ne me retrouve plus aussi fort qu'il faut que je sois ». Celui qui sait ainsi se vaincre a une vocation sûre et ne l'exposera pas aux dangers, que court le pseudo-séminariste de M. Moreau. « La vision de ces vies bourgeoises autour de la table de famille, les rires sous la lampe, les robes claires et tout ce bonheur épanoui sur les visages adolescents lui faisaient plus de mal, quand il pensait à la salle à manger de l'abbé Dubreuil ».

A quel âge l'appel de Dieu se fait-il sentir? Dans un milieu favorable, comme une maison d'éducation chrétienne, à l'âge où l'âme est encore pure, lors de la première communion, par exemple. Ce ne sera parfois qu'une idée qui passera par l'esprit sans laisser de suite apparente. Cette idée peut venir n'importe où, n'importe quand, comme à Gildas « dans la grange à foin, un

jour de communion, qu'il tenait dans sa main la fourche d'acier et qu'il s'était arrêté tout d'un coup, tellement heureux d'âme et de corps qu'il ne pouvait faire un mouvement de plus, de peur qu'il n'y eût un changement en lui ».

Ou bien l'appel de Dieu se fait entendre à l'âge où, avec la crise de la puberté, la personnalité humaine s'accuse davantage et où l'effort à faire pour surmonter un obstacle exige parfois une décision héroïque. Dès lors, le prêtre, comme le fait remarquer M. R. Bazin, n'est plus pour ce jeune homme un être lointain: il le vénère intérieurement et recherche son intimité.

La disposition requise pour accueillir l'appel divin, c'est la générosité. Le jeune homme généreux, humble et dévoué n'a peut-être pas encore entendu l'appel, mais, si la voix divine se fait entendre, il y répondra. N'ayons pas peur dans nos sermons sur la vocation sacerdotale de faire appel à cette générosité; elle existe dans la jeunesse contemporaine. Malgré son âge avancé et sa tête « plus difficile à défricher que les champs de la Bretagne », Gildas Maguern aura la force de se mettre à l'étude du latin, il saura faire complètement et sans faiblesse le grand sacrifice, celui de la famille, pour aller prendre un poste dans la banlieue de Paris.

Enfin, ne confondons pas vocation et attrait. Psychologiquement, la vocation se manifeste souvent par un attrait sensible, fait de multiples facteurs et provenant de diverses causes; mais il est exagéré de dire avec M. A. Moreau que « l'attrait des choses saintes est une des parties et peut-être la plus décisive de la vocation ». L'auteur est plus près de la vérité, sans s'en douter peut-être, quand il écrit « La vocation, c'est l'appel du prêtre ». La décision de l'évêque admettant un jeune homme dans son séminaire et plus tard parmi ses clercs est le dernier critère de la vérité d'une vocation.

IV. Influence de la maison d'éducation

L'influence de la maison d'éducation peut être décisive. Il va sans dire que les écoles laïques et neutres sont néfastes pour une vocation sacerdotale. Même les milieux d'éducation catholique

sont plus ou moins favorables. Les petits séminaires (réservés exclusivement aux futurs prêtres) et les écoles apostoliques sont en théorie l'ambiance la plus propice; il importe toutefois d'y éviter certains écueils. Le principal, d'après M. A. Moreau, serait de former lentement une mentalité factice de « pensionnaires d'orphelinat qui semblent toujours revenir du salut, d'anormaux qui ont des crises de nerfs au seul mot d'amour, de fantoches qui n'ont qu'une idée dans la vie, la peur de la femme ». Sous cette évidente exagération de fond et de forme, il peut se cacher une part de vérité. C'est pour la vie réelle qu'il faut former des prêtres; il importe d'éviter une éducation trop unilatérale. Un futur prêtre doit être capable de comprendre la vie de ces contemporains; il ne faut pas que les premières rencontres et les premières lectures après le petit séminaire ou les premiers cours de philosophie soient une révélation.

A notre sens, les vocations se forgent surtout dans les collèges catholiques. Elles doivent s'y poser devant d'autres idéals, affronter parfois critiques et moqueries. Elles y germeront, non pas chez ces enfants superficiels qui semblent des mannequins de couturiers ou des réclames vivantes de parfumeurs, mais chez des jeunes gens généreux, parfois issus d'un milieu modeste, qui ont le souci de se former la volonté aussi bien que l'intelligence et savent se dévouer au service des œuvres.

Les vocations, qui n'aiment guère à s'étaler devant des yeux indiscrets, l'éducateur devra les découvrir et les favoriser. Le meilleur moyen serait souvent, tout en faisant sincèrement connaître la vie sous ses divers aspects, de mettre en relief, par la parole et l'exemple, la sublimité du dévouement sacerdotal. La responsabilité à laquelle le jeune homme aura été initié par l'accomplissement d'une charge ou d'un office sera parfois l'instrument de l'appel divin.

Le jeune homme, surtout celui qui songe à la prêtrise, a besoin d'un directeur spirituel, c'est-à-dire d'un homme qui lui plaît et à qui il s'ouvrira sincèrement. Le fait est que nombre de jeunes gens éprouvent de la difficulté à s'adresser ainsi au prêtre. Mais sont-ils assez libres dans le choix du directeur ? L'éducateur

prêtre, s'il est complet, doit savoir favoriser cette ouverture et comprendre aussi que tel jeune homme s'ouvrira plus facilement à un autre, même si celui-ci n'est pas le directeur spirituel désigné. Le soleil chaud et pénétrant est plus puissant pour faire enlever le *manteau où l'âme se replie que le vent fort et violent.* Un excellent confesseur de collégiens ne sera pas nécessairement le meilleur directeur de telle ou telle vocation; son âge et le sentiment même qu'il a de son expérience peuvent être un obstacle à la compréhension de certains jeunes gens. Un jeune homme s'adressera volontiers à un prêtre qu'il a vu agir, qu'il sait être bon et sans apprêt, qui lui aura parlé d'autre chose que de sa conscience, qui aura su attendre six mois, un an même, avant de l'aborder sur ce sujet. Ce que nous disons du directeur spirituel, nous le pensons aussi du directeur de congrégation, ce moyen encore bien moderne de faire des merveilles, pourvu qu'on le comprenne. Sachons céder la place à d'autres, quand l'expérience et les faits montrent notre ncompétence.

Peut-être de ce point de vue devrait-on laisser plus de liberté aux jeunes gens dans le choix de leur directeur; un tel élargissement nous paraît conforme à la tendance actuelle de l'Église en matière de conscience.

V. Influence du séminaire

Outre la bonne discipline, affaire avant tout de tradition et de persuasion, deux éléments au grand séminaire entrent comme facteurs dans la formation du jeune clerc : les études et l'ascèse.

Les études théologiques sont belles, elles nous révèlent les plus sublimes mystères dans leur magnifique unité et leur inébranlable solidité. Il faut avoir le « goût » de l'étude, avant d'entrer au séminaire et il ne faut pas au séminaire d'utilitarisme qui pèse et qui mesure. L'étude est un idéal qui aide le prêtre à s'élever et à se désembourgeoiser. Le héros de M. Moreau avoue qu'il ne « serait pas descendu là peut-être, si on avait donné à son effort un but plus haut que celui d'administrer les sacrements et de dire liturgiquement la messe ». Seules les études sont capables de rendre la vie sacerdotale moins terre à terre. « Les uns élèvent des lapins,

d'autres font du vin, d'autres vendent des automobiles », au lieu, affirme M. A. Moreau, de recourir parfois à un bon ouvrage de théologie dogmatique, morale ou ascétique. Le séminariste qui aura les qualités énumérées plus haut évitera sans peine l'orgueil, écueil où sont venues se briser tant de vies de prêtres savants.

La formation ascétique doit se poursuivre avec sérieux et méthode. Que le futur prêtre entretienne surtout le grand amour de sa vie, celui de Jésus au tabernacle, qu'il l'appuie sur de solides vertus chrétiennes, qu'il ne croie pas trop vite avoir atteint la perfection de ces vertus. Quatre ans ne sont pas trop pour en avoir quelques commencements. Qu'il prenne l'habitude de la prière et se mette en garde contre une fausse mystique, toute en mots et en sentiments. Qu'il évite avec soin toute sensualité; M. Moreau remarque avec justesse, croyons-nous, que « l'art, la littérature, la musique, tout cela fait plus de ravages qu'on ne croit dans le cœur des jeunes clercs. La musique qui nourrit la passion, lui fait un lit moelleux, l'acclimate en nous; l'art, si on le détourne de Dieu, si c'est l'art trop humain et surtout de l'art prétexté pour camoufler notre sensibilité », risque de pervertir un cœur pur de vingt ans. L'œuvre principale durant ces années de réclusion est de déraciner les tendances mauvaises. La nature ne fait que sommeiller, elle se réveillera plus tard dans la solitude d'un presbytère de campagne ou dans les œuvres multiples d'un vicariat urbain. Que, pour être sûr de lui à ce moment-là, le prêtre se fasse, dès le séminaire, un programme de vie simple et pratique, qu'il y tienne coûte que coûte, revoyant aux jours de retraite s'il y a été fidèle. Aujourd'hui qu'une ère de liberté plus grande semble s'ouvrir, qu'il nous soit permis de souligner, en terminant, une phrase de M. A. Moreau recommandant au prêtre la circonspection dans ses relations avec la femme, qu'il ne soit pas de ceux qui croient devoir faire quelques concessions au monde sous prétexte de l'attirer au Christ... Vos estis sal terrae, lux mundi.

Saluons avec joie cet indice de l'intérêt nouveau du grand public pour la vocation sacerdotale; qu'il la comprenne mieux et que ceux qui y ont part en soient de plus en plus dignes.

Bucarest (Roumanie). L. HONORÉ, S. I.